

magnifique vue nous avons ; nulle station n'est aussi privilégiée que la nôtre sous ce rapport.

Encore une fois, pardonnez mon long silence et comptez toujours sur la vive affection de votre ancien élève.

F. KOHLER.

VOYAGE DU CATÉCHISTE D'ASSER ET DE SES COMPAGNONS
AU NORD DU LIMPOPO.

Le récit qu'on va lire nous a été envoyé par M. Mabile de Morija. On se souvient que l'année dernière, notre frère fit avec M. Berthoud un voyage dans ce qu'on appelle le Transvaal, vaste contrée qui s'étend au nord du pays des Bassoutos jusqu'au fleuve Limpopo. Cette région est sous la domination d'un nombre considérable d'émigrés du Cap, d'origine hollandaise. Ils y ont fondé une république dans laquelle se trouvent enclavées diverses tribus qu'ils ont subjuguées et parmi lesquelles se trouve celle des Bapélis de beaucoup la plus nombreuse, qui est en grande partie évangélisée par la Société des missions de Berlin. C'est au milieu des naturels établis vers la limite septentrionale du Transvaal, près de hauteurs appelées Zoutpansberg, que nos amis du canton de Vaud se proposent de fonder leurs stations. L'Eglise réformée hollandaise qui entretient là un missionnaire très zélé, M. Hofmeyer, leur cèderait ce champ de travail pour lequel elle manque d'ouvriers.

Plus au Nord, se présente le Limpopo, au delà duquel commence une nouvelle ligne de tribus, entièrement indépendantes, s'étendant indéfiniment vers le Zambèze. C'est là que nos missionnaires du Lessouto et leurs troupeaux désirent porter l'Évangile. Nous ferions ainsi un immense pas vers le centre de l'Afrique. Cette mission,

filles du Lessouto, se trouverait à environ 200 lieues au Nord-Est de la plus centrale de nos stations (1).

Lorsque M. Mabile repartit pour Morija, il chargea Asser, catéchiste mossouto et deux de ses collègues, qui avaient accompagné les missionnaires dans le Transvaal, de traverser le Limpopo, d'aller étudier un peu le pays et les dispositions de ses habitants. Ce qui va suivre est le résumé du rapport du catéchiste.

« Asser et ses trois compagnons partirent le 18 mai de la station de M. Hofmeyer, munis de tous les articles d'échange (poudre, plomb, perles, étoffes...) nécessaires pour se procurer de la nourriture pendant leur voyage. Des services spéciaux de prières furent établis dans l'église de M. Hofmeyer pour les recommander à la protection du Seigneur. On eut soin, en outre, de leur donner un bon guide nommé Simon qui connaissait à fond la langue des Banyaïs. Nos voyageurs franchirent tout d'abord la chaîne du Zoutpansberg. Vingt-trois lieues au moins les séparaient encore du Limpopo. La contrée devant eux s'étendait en plaines interminables garnies de bois de mimosas ; ici et là, le baobab y forme de véritables forêts. Le pays est infesté de lions et de hyènes ; l'eau est rare, et les chasseurs qui parcourent ces régions à la recherche des éléphants et des girafes, n'ont pas moins de précautions à prendre contre les bêtes féroces que contre le manque d'eau. Nos hommes avaient des fusils dont ils se servirent beaucoup, mais sans grand succès, car ils ne tuèrent qu'un seul et unique zèbre. Aussi, eurent-ils souvent en perspective le manque de nourriture. Mais chaque fois qu'ils se croyaient appelés à souffrir véritablement de la faim, le secours leur arrivait inopinément. Là, c'était la rencontre de voyageurs indigènes auxquels ils pouvaient acheter de la farine ; ici, la découverte d'un miel délicieux que leur fit trouver

(1) Les distances et positions géographiques mentionnées dans cet article ne sont qu'approximatives.

plusieurs fois l'intelligent « coucou indicateur. » Le plus souvent, ils en étaient réduits à manger le fruit acidulé du baobab ; ce fut même, dans une circonstance, leur seule nourriture pendant deux jours. En arrivant au Limpopo, ils trouvèrent sur les deux rives plusieurs villages habités par les Bakhalakas, qui parlent le sessouto. Ces gens ne voulurent pas écouter la Parole de Dieu, sous prétexte qu'étant tributaires des Matébélés de Moussélékatsi, ils ne pouvaient rien recevoir sans en avoir, au préalable, demandé l'autorisation.

Nos voyageurs traversèrent sans accident le Limpopo, large rivière toute peuplée de crocodiles ; l'eau leur venait jusqu'à la ceinture. Un peu plus bas que l'endroit où ils ont traversé la rivière, se trouve un gué praticable aux wagons des chasseurs. Ils eurent bientôt dépassé les derniers villages des Bakhalakas et se trouvèrent de nouveau dans un pays non habité. Ils durent y faire de très longues étapes pour ne pas manquer d'eau ; impossible dans ces régions d'en trouver ailleurs que dans les lits des rivières qui coulent vers le Sud-Est pour se jeter dans le Limpopo ou directement dans l'océan indien. — L'un d'eux, Yonathan, Mopéli converti à Lérivé, et qui, depuis trois ans, travaille à annoncer l'Évangile à ses compatriotes, tomba malade au moment où ils allaient laisser derrière eux le dernier village des Bakhalakas. D'énormes tumeurs qui eurent bientôt engendré des vers, couvrirent tout son corps. Nos amis le soignèrent pendant cinq semaines, s'achetant eux-mêmes de la nourriture ou en recevant gratuitement des gens de l'endroit. A ce moment, l'un d'eux déclara « qu'évidemment le Seigneur n'approuvait pas leur voyage et que le mieux était de reprendre le chemin de la maison. » Asser refusa catégoriquement. « J'ai voulu, » dit-il, « entreprendre ce voyage une première fois, et tous, païens et chrétiens, m'ont dissuadé de le faire. Cette fois-ci, païens et chrétiens ont, au contraire, été unanimes à m'encourager ;

on a prié, on prie encore pour nous. Satan seul veut nous empêcher d'aller plus loin; il voit que le Seigneur veut nous ouvrir les portes du pays des Banyaïs. Essayons d'aller plus loin et alors nous verrons. » Cette attitude et ces paroles encouragèrent ses compagnons. Ils confièrent leur malade aux gens de l'endroit, leur promettant une récompense à leur retour et se remirent en route. Quelques jours avant, un de leurs compagnons, jeune garçon monyaï, qui s'en retournait avec eux chez son père, avait pris la fuite, effrayé sans doute par l'horrible maladie qui les retenait dans cet endroit. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent dans un pays de montagnes toutes isolées des unes des autres. Sur ces montagnes, les Banyaïs ont construit leurs villages qu'ils ont voulu ainsi mettre à l'abri des expéditions pillardes des Matébélés. Nos amis parcoururent pendant plusieurs jours ce pays, visitant les différents chefs et leur demandant s'ils étaient disposés à recevoir l'Évangile.

Trois de ces chefs ont, de grand cœur, donné leur plein assentiment et ont aussitôt choisi le terrain sur lequel les missionnaires pourront s'établir. Le pays est très bien arrosé; il est élevé et jouit, nous dit Asser, d'un climat très sain. Les forêts renferment beaucoup d'arbres dont les fruits, semblables aux abricots, sont excellents. Les Banyaïs cultivent le riz, le maïs, le sorgho et d'autres céréales. Ils se font une espèce d'étoffe avec l'écorce d'un arbre. Ils sont enfin très industrieux, *mais ne se lavent jamais*, dit-on.

... Prenant la longitude de Paris pour point de départ, Asser doit s'être avancé, entre le 28^e et le 29^e degré de longitude Est, jusqu'au 19^e 1/2 de latitude Sud. Il aurait poussé plus loin, au delà de la rivière *Lunle*, s'il n'eût été malade pendant une quinzaine de jours. Plusieurs incidents assez remarquables ont marqué son voyage. En arrivant dans le village où ils espéraient trouver sain et sauf leur jeune

Monyaï fugitif, nos amis demandèrent à voir son père. Le jeune homme n'ayant point paru, le père les accusa aussitôt de l'avoir tué et ameuta contre eux les gens du village. Fort heureusement, Asser et ses compagnons avaient, quelques instants auparavant, rencontré un parti de Makuapas des Spelunken, fort d'environ quarante hommes tous armés de fusils, qui chassaient devant eux un troupeau de bœufs qu'ils avaient achetés; de part et d'autre, on s'était reconnu. En entendant les cris d'alarme de nos amis et les cris de guerre poussés par les habitants du village, les Makuapas qui avaient continué leur route, revinrent sur leurs pas. Ils prirent aussitôt nos voyageurs sous leur protection affirmant que l'accusation devait être fautive; qu'Asser étant leur missionnaire et voyageant avec des hommes du Livre, ne pouvait avoir commis ce crime. Grâce à cette intervention providentielle, Asser et ses compagnons échappèrent au danger et purent continuer leur voyage.

Un fait intéressant qui a trait aux traditions en vogue chez les Banyais, mérite d'être rapporté ici. Les chefs entendant parler de l'Évangile, du Fils de Dieu venu sur la terre souffrir et mourir pour les siens, y trouvèrent une analogie frappante avec une de leurs anciennes traditions dont je vous ai naguère parlé. Le fils d'un de leurs grands chefs aurait, d'après cette tradition, été mis à mort par ses propres sujets, et c'est en sa mémoire qu'un jour de repos sur sept serait depuis observé par eux. « Si votre doctrine est bien telle que vous nous l'annoncez, dirent-ils à Asser et à ses compagnons, nul doute qu'elle ne soit accueillie avec empressement par nous tous. »

Le voyage de retour s'accomplit heureusement pour nos amis. Asser échangea son fusil contre quatre bœufs; ils en tuèrent un dont la viande fut séchée au soleil pour servir de provision de voyage; sur un autre ils chargèrent Yonathan, qu'ils avaient retrouvé bien soigné, mais encore très malade; ils durent, à plusieurs reprises, user de

force pour le faire consentir à être mis sur leur bête de charge. Ils arrivèrent ainsi chez M. Hofmeyer où ils furent accueillis avec force félicitations par leurs amis, heureux de rendre avec eux de sincères louanges au Seigneur. Après être allés prendre congé d'Éliakim, Asser partit aussitôt pour le Lessouto où il arriva en vingt-neuf jours accompagné de deux jeunes gens dont l'un doit retourner avec nos amis Berthoud et Creux, tandis que l'autre restera pour s'instruire dans notre école supérieure.

Durant tout ce voyage, Asser a eu la précaution d'écrire jour après jour tout ce qu'il avait fait ou vu. S'il venait à mourir dans son voyage, pensait-il, nous l'apprendrions d'une manière ou de l'autre, et nous ne manquerions pas, en envoyant à sa recherche, de retrouver son journal avec toutes ses précieuses indications; nombre des étapes à faire, noms des endroits où l'on peut trouver de l'eau, etc. Quelle prévoyance pour un homme de cette race noire si souvent taxée d'inintelligence et de stupidité !

Le voyage au pays des Banyais n'est pas très facile au dire d'Asser; mais il ne doit pas être plus difficile que celui que doivent faire les missionnaires de la Société de Londres en mission chez les Matébélés, à Inyati et ailleurs. Une partie du parcours se trouve, il est vrai, dans la région infestée par le tsetsé (1). Mais ce tsetsé recule chaque année, et il devient de plus en plus évident qu'un jour, bientôt même, il n'existera plus. Asser me dit que les Boers, ont commencé, cette année, à se servir pour leurs chevaux, du grumeau acidulé du baobab, comme remède préventif contre la piqûre du tsetsé. Pendant un jour les animaux semblent malades, mais, dès le second jour, ils sont de nouveau frais et dispos. Monsieur Hofmeyer et beaucoup d'autres avec lui, croient fermement que le tsetsé se retire avec le buffle dans la fiente duquel il dépose toujours ses œufs.

(1) Mouche venimeuse qui tue le bétail. (Note des réd.)

Parlons maintenant des résultats. Voilà une grande porte ouverte par le Seigneur. Qui voudra en profiter ? On fera peut-être beaucoup d'objections ; c'est loin, dirait-on ! Oui sans doute, mais c'est dans la bonne direction ; on n'entre dans l'œuvre de personne. Les Banyaïs sont des tribus indépendantes. Immédiatement après elles, on trouve les Mashonas, le peuple africain de tous, peut-être, le plus ingénieux et le plus industriel, et puis... et puis on arrive au Zambèze et on donne la main aux tribus du centre *qu'il faut* évangéliser. Asser est revenu pour étudier encore un peu dans notre école supérieure. Il espère voir sa femme se convertir pendant son séjour ici ; dans deux ans, dit-il, il sera prêt à aller partout où on voudra l'envoyer. J'ai de plus sept ou huit de mes meilleurs aides indigènes qui sont dès à présent prêts à se rendre dans le Nord pour prêcher l'Évangile. — En prenant de faciles précautions, en voyageant avec des wagons légers attelés de mulets au lieu de bœufs ; en ayant soin de faire à l'avance provision d'eau à boire, *il doit être possible*, avec l'aide de Dieu, de parvenir chez ces Banyaïs ; non pas toutefois sans faire le sacrifice, à la vérité peu coûteux, de certains comforts inutiles de la vie dont nous jouissons au Lessouto.

Nous pourrions, dès maintenant, envoyer des catéchistes indigènes. — Y consentez-vous ? Les Églises de France voudront-elles se charger de cette œuvre ? D'autres la convoitent, faudra-t-il, devons-nous la leur céder ? Autant de questions que par l'entremise du journal, je place devant le Comité et tous nos frères.

Il faudrait seulement *un* missionnaire européen pour diriger l'œuvre qui serait toujours confiée à des indigènes. Ceux-ci ne feront pas défaut, il faudra plutôt arrêter leur zèle. — Dieu veuille diriger tout ce qui regarde cette nouvelle mission ! »

RÉCITS DE VOYAGE DE M. HERMANN DIETERLEN,
ENVOYÉS A SA FAMILLE.

Morijsa, 18 janvier 1875.

(Suite.)

Cette fois c'est bien du Lessouto que je vous écris, de Morijsa, assis à *ma* table, dans *ma* chambre, et auprès de Jean et de Mme Preen, qui sont pour moi une nouvelle famille, un nouveau Ban-de-la-Roche. Je suis si pressé de vous parler de cette nouvelle et belle vie que j'ai peine à revenir à un voyage dont les incidents me semblent déjà bien éloignés et surtout bien insignifiants en comparaison des joies bienfaisantes qui remplissent mes journées depuis que j'ai posé le pied sur le sol du Lessouto. Peut-être préféreriez-vous comme moi laisser de côté le récit de nos dernières étapes et en venir immédiatement à notre arrivée ici et à nos premières impressions. Mais, puisque j'ai commencé à vous raconter mon voyage, je tiens à achever mon récit ou du moins à vous amener rapidement de Queens-town à Morijsa.

Tout n'est pas rose dans le métier de voyageur en Afrique, et si parfois mes descriptions font venir l'eau à la bouche de mes plus jeunes frères, si, en effet, il y a beaucoup de poésie dans ces pérégrinations à travers des solitudes et des déserts, la nature se charge aussi de calmer votre enthousiasme et de vous servir de la prose à sa façon. Au lieu de partir de Queenstown le 8 janvier, nous dûmes passer une journée mortelle à attendre le cart qui devait nous emporter. Les heures se passèrent dans une attente impatiente et ce n'est qu'à quatre heures du soir que le cor du postillon vint nous tirer de notre mélancolie. Force nous fut d'attendre jusqu'au lendemain matin. « Mais cette fois, » disions-nous, « nous en finirons enfin, et nous serons ce soir à Aliwal. » Loin de là ! à neuf heures,